fait prisonnier le
2 oct. bre 1793.
FRC.9.11041A
Cu.c
Fre
1602

RAPPORT

DU REPRÉSENTANT DU PEUPLE

DROUET.

THE NEWBERRY
LIBRARY

RAPPORT

DU REPRÉSENTANT DU PEUPLE

DROUET,

Envoyé, par la Convention nationale, commissaire près les armées du Nord, détenu par les Autrichiens, & mis en liberté le 5 nivôse, conjointement avec les commissaires de la Convention nationale trahis par Dumouriez :

Fait au Conseil des Cinq-Cents, le 24 nivôse, l'an IV de la République française, une & indivisible.

ENTRAINÉ par un zèle ardent pour la patrie, je suis tombé en la puissance de nos ennemis, & je me suis trouvé en butte à tous les tourmens qu'une horde de fanatiques & de conspirateurs insensés ont pu imaginer pour me persécuter, & me punir d'une action que, dans le temps, tous mes concitoyens ont jugée utile & glorieuse à la patrie.

On ne m'a point vu, au milieu des tourmens dont on m'environnoit, donner le spectacle de quelques foiblesses. Le courage qui m'accompagnoit dans les combats m'a suivi dans les cachots. Sur-tout je n'ai point oublié le grand caractère dont j'étois revêtu, & j'ai tâché de ne pas m'en montrer indigne.

L'accueil fraternel & touchant qui m'a été fait, ainsi

qu'à mes collègues, depuis notre arrivée sur le sol de la république des Suisses jusque dans cette enceinte, me fait présumer que mes concitoyens n'ont jamais pensé devoir me retirer leur estime & leur confiance.

Qu'il est beau, mes collègues, après un si long esclavage, de se réveiller encore au sein de l'honneur & de la liberté !

Si cependant je jouis de la vie, si je puis encore me flatter de pouvoir contribuer au bonheur de mes semblables, c'est à vous, illustres coopérateurs, que j'en suis redevable, vous dont le zèle imperturbable au milieu des troubles inséparables d'une grande révolution, au milieu des vices d'une génération née dans l'esclavage, a su amener le vaisseau de la République au port du salut & de la gloire.

C'est aussi à vous, intrépides volontaires, que je dois le bonheur de revoir ma patrie, vous dont le courage invincible a surmonté tous les obstacles & forcé les tyrans à croire à l'existence de la République : recevez ici l'hommage sincère de ma reconnoissance.

Puissiez-vous, au récit de mes malheurs, trouver que moi aussi j'ai, par mon courage à les supporter, contribué à soutenir la dignité du nom républicain !

Le 14 septembre 1793, j'ai été nommé par la Convention nationale Commissaire Représentant du Peuple Français près les armées du Nord de la République, conjointement avec mes collègues *Bar* & *Isoré*. Nous nous sommes d'abord transportés à l'armée & au camp retranché devant Maubeuge. Nous avons trouvé cette division remplie de zèle & de courage, mais manquant d'un chef

intelligent, manquant de subsistances & de fournitures en tous genres.

Le général Gudin, sur le compte duquel je m'interdis toute réflexion, puisque mes collègues ont dû rendre compte de sa conduite, commandoit alors la division. Un détachement en avoit été distrait, & envoyé, sous les ordres du général Desjardins, dans la forêt de Mormal, pour en débusquer les Autrichiens, qui assiégeoient le Quesnoy. Le zèle, l'intelligence & le courage des officiers & des volontaires qui composoient ce détachement, la victoire même qu'ils avoient su fixer un instant de leur côté, tout devint inutile, parce que ces mesures avoient été prises lorsque déja le Quesnoy étoit tombé en la puissance des ennemis.

Ce fut sous de si mauvais auspices que nous arrivâmes à Maubeuge. Nous fîmes assembler à l'instant même le conseil de guerre, & nous eûmes encore la douleur d'apprendre que la ville & l'armée n'avoient de vivres que pour quinze jours. Il étoit urgent de ravitailler la place, déja menacée par l'ennemi. Mes collègues *Bar* & *Isoré* se transportèrent sur-le-champ dans différentes communes des départemens du Nord, & en firent arriver, de toutes parts, du bled en abondance. De mon côté, je faisois enlever à main armée, sur le territoire ennemi, du fourrage, des bestiaux & des chevaux dont nous avions le plus pressant besoin, par le citoyen May, adjudant-major du premier bataillon des chasseurs du Hainaut. Je dois tous les éloges possibles au zèle, à l'intelligence, à la bravoure avec laquelle il s'empressa d'exécuter les ordres qui lui furent donnés. Nous voyions avec la plus vive satisfaction le succès répondre à notre sollicitude & à nos tra-

vaux, lorsqu'inopinément, le 29 septembre au matin, toute l'armée de Maubeuge se trouva presque au même instant surprise, attaquée, & forcée de se retirer dans son camp.

Je ne chercherai point ici à inculper personne en particulier relativement à cette surprise; des faits de cette nature parlent eux-mêmes, & prouvent évidemment l'incapacité ou l'insouciance de ceux qui commandoient en chef, & qui étoient chargés d'observer la marche des ennemis. Je ne m'appesantirai pas davantage sur le détail de tout ce que j'ai pu faire dans cette journée malheureuse pour rallier nos bataillons épars, & ralentir une retraite trop précipitée; je laisse à ceux qui m'ont vu pendant près de neuf heures sur le champ de bataille, le soin d'apprécier ma conduite : mais je ne peux me dispenser de rendre les plus honorables témoignages à l'ardeur & aux talens des généraux de brigade *Mayer* & *Desjardins*. Ils contribuèrent l'un & l'autre, par leur bonne contenance, à ralentir la marche de l'ennemi. Je citerai aussi un capitaine de chasseurs à pied, homme intrépide, dont j'ignore le nom, & que j'ai vu, à la tête de trente hommes seulement, résister par un feu terrible à une colonne de cavalerie, & l'arrêter dans sa course. Si je donne ici quelques instans à relever la gloire dont se sont couverts ces généreux citoyens, ce n'est pas que je pense que le courage héroïque qui les animoit fût rare dans l'armée; au contraire, j'ai déja dit que tous les guerriers qui la composoient étoient remplis de zèle & de courage : mais malheureusement cette même armée, trahie & abandonnée par Dumouriez dès le commencement de la campagne, languissoit depuis cette époque dans l'insouciance & l'inactivité, sous les ordres d'un général impotent & nul. Le premier pas qu'elle

avoit fait pour sortir de sa longue léthargie, n'avoit servi qu'à lui faire sentir sa foiblesse réelle, & elle avoit conçu un mépris nouveau & plus vif contre un général qu'elle n'avoit jamais pu honorer de sa confiance. Le dernier échec qu'elle venoit de recevoir, & dont elle ne devoit accuser que l'impuissance & l'incurie de ses chefs, avoit porté un coup fatal à son énergie naturelle. Elle étoit frappée d'une terreur interne ; elle désespéroit de son salut. Plusieurs fois, en passant au milieu des rangs avec mon collègue *Bar*, nous entendîmes retentir à nos oreilles ces exclamations douloureuses : *Représentans du Peuple, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous, puisque notre général nous trahit !* Qu'un pareil cri est déchirant pour ceux à qui on l'adresse, sur-tout quand ils se sentent dans l'impuissance de répondre à de si hautes espérances ! Nos ames en étoient déchirées cruellement. Nous méditions les moyens de ranimer la confiance des volontaires, & de leur inspirer une nouvelle ardeur, lorsque le citoyen Pinteville, commandant du deuxième bataillon de la Marne, vint nous trouver, & nous dit : J'ai observé l'armée avec attention ; il m'a paru qu'elle étoit frappée d'une stupeur profonde, dont l'ennemi pourroit tirer un grand avantage s'il en étoit instruit. Je pense qu'il est de la plus haute importance pour la chose publique d'entreprendre quelque action d'éclat capable d'en imposer aux ennemis, & de ramener l'espérance & la fermeté dans l'ame de nos guerriers. Si vous l'approuvez, ajouta-t-il, je me propose de passer à la tête de vingt-cinq braves au milieu de l'armée autrichienne, pour aller instruire la Convention nationale & le ministre de la guerre de notre situation, & solliciter un secours prompt & suffisant pour faire lever le siége.

Nous accueillîmes avec enthouſiaſme la réſolution & le dévouement du citoyen Pinteville ; mais je lui obſervai que, vu l'immenſité d'affaires qui ſurchargeoient la Convention & le miniſtre, on pourroit ne pas accorder à ſon grade toute la confiance que cette démarche commandoit, & qu'il ſe trouveroit privé de moyens propres à abréger les lenteurs, & capables de ſurmonter une multitude d'obſtacles : il me paroiſſoit plus à-propos qu'un de nous entreprît de rentrer ſur le ſol de la République. J'y trouve, lui dis-je, deux avantages conſidérables : le premier, c'eſt que l'armée voyant un de ſes repréſentans s'expoſer à un péril preſque certain pour le ſalut de tous, trouvera dans ſon exemple l'énergie qu'il lui faut pour venger ſa mort, s'il vient à ſuccomber ; le ſecond, c'eſt qu'un repréſentant commiſſaire de la Convention nationale, inveſti de grands pouvoirs, parvenant à paſſer au-delà des lignes de l'ennemi, ſera en état de raſſembler promptement autour de lui une armée aſſez forte pour marcher avec ſuccès au ſecours de Maubeuge.

Ce parti ayant été vivement applaudi par mon collègue & par pluſieurs bons citoyens préſens à une conférence tenue à cet effet, je me propoſai pour chef de cette expédition, laiſſant à mon collègue *Bar* le ſoin de remplir à l'égard de la diviſion de Maubeuge une partie de la miſſion dont nous étions chargés près de l'armée du Nord.

Mais, avant de nous quitter, nous crûmes devoir prendre de concert quelques meſures vigoureuſes relativement à la ſûreté de la ville & du camp. Nous ſuſpendîmes de ſes fonctions le général Gudin, & nous confiâmes proviſoirement le commandement tant de la garniſon que de l'armée à des hommes déſignés hautement par l'opinion pu-

blique, jusqu'à ce que le général Jourdan, qui venoit d'être nommé par le ministre de la guerre, arrivât & prît le commandement en chef de l'armée.

Au moment où la ville avoit été bloquée, il s'y trouvoit des vivres & provisions propres à la subsistance des hommes pour près de quarante jours. Les fourrages n'y étoient pas, à beaucoup près, dans la même abondance : à peine pouvoit-on se flatter que les magasins, avec toute la parcimonie possible, dussent suffire au service de douze à quinze jours. Notre cavalerie & le train de charrois, que nous étions parvenus depuis peu de jours à remonter aux dépens de l'ennemi, se trouvoient alors au complet ; ils nous devenoient inutiles par leur inactivité, & à charge par l'immense consommation de denrées malheureusement trop précieuses. Nous savions combien il étoit dangereux, dans un siège, de se trouver sous peu de jours au dépourvu des subsistances nécessaires aux bestiaux destinés à la nourriture des hommes. Nous ordonnâmes de faire tuer sur-le-champ tous les chevaux de réforme & de peu de valeur, pour les faire manger aux charretiers de l'armée & à tous ceux qui voudroient faire usage de cette viande. Je résolus encore d'emmener avec moi une bonne partie des meilleurs chevaux.

Tout étant ainsi disposé, je me hâtai de mettre à exécution mon projet, avant que l'ennemi eût établi ses lignes de circonvallation pour approcher la place.

Le premier octobre, je fis reconnoître le terrein par lequel je devois passer. Je chargeai le citoyen Pinteville & le citoyen May, dont le courage, l'intelligence, la bravoure, m'étoient connus par les preuves qu'ils m'en avoient tant de fois données, de chercher dans l'armée des

hommes intrépides, & incapables, comme eux, de reculer, pour m'accompagner : enfin je pris ſecrètement toutes les meſures que je crus néceſſaires au ſuccès de mon entrepriſe.

Mais je voulois encore m'aſſurer par moi-même de l'effet que produiroit la démarche que j'allois tenter, & qui auroit pu être taxée de témérité, ſi je n'y avois apperçu un grand motif d'intérêt public : la veille de mon départ, je fis circuler dans l'armée le bruit de mon expédition. Le lendemain je parcourus le camp ſans être connu, afin d'entendre les diſcours qu'on feroit à cette occaſion. J'eus lieu de me convaincre que l'annonce de mon entrepriſe avoit porté dans l'ame de nos volontaires un grand contentement, mêlé de reconnoiſſance & d'admiration. Un nouvel enthouſiaſme s'étoit emparé de tous les cœurs, & avoit rendu à l'armée la confiance dans ſes propres forces. « Quel ſeroit maintenant, diſoient-ils, l'homme » aſſez lâche pour héſiter de combattre l'ennemi, ou » parler de ſe rendre & mettre bas les armes, lorſqu'un » de nos repréſentans paſſe, preſque ſeul, à travers l'ar- » mée autrichienne, & va nous chercher du ſecours ? »

Satisfait des diſpoſitions de l'armée, je me décidai à exécuter mon projet dans la nuit ſuivante. J'avois conſulté mon collègue & pluſieurs généraux, qui avoient approuvé mon entrepriſe ; ils n'y trouvoient d'autre inconvénient que le péril preſque certain que je voulois affronter. J'écrivis au général en chef de la diviſion de Maubeuge une lettre dont voici la ſubſtance :

« GÉNÉRAL,

» La détreſſe où ſe trouve, en ce moment, l'armée » de Maubeuge, l'immenſité des affaires qui accablent

» toutes les autorités constituées de la République, & qui » ne leur permettent pas toujours de s'occuper efficacement des affaires les plus pressantes, l'incertitude même » de savoir si la Convention nationale sera instruite à » temps de notre fâcheuse position, toutes ces considérations m'engagent à faire les plus grands efforts pour » pénétrer hors des lignes de l'ennemi, & rentrer sur le » sol de la République, afin d'abord d'instruire la Convention & le ministre de notre situation; ensuite, de » rassembler le plus de forces qu'il me sera possible, & » venir tomber sur le dos de l'ennemi, tandis que vous » le tiendrez en échec de votre côté.

» Je vous ai fait part tantôt de ce projet. Vous l'avez » approuvé en partie, & vous n'y avez trouvé d'autre » inconvénient que le danger auquel j'allois m'exposer. » Une pareille considération est peu faite pour m'arrêter, » lorsque l'intérêt de la République court quelque péril. » Si j'étois général de l'armée, si son salut reposoit sur » la conservation de ma personne, je me garderois bien » de m'exposer témérairement : mais ma présence n'est » ici d'aucune utilité. Si je péris dans l'action que je vais » entreprendre, ma mort n'empêchera pas la Convention » nationale, faute d'un de ses membres, d'aller son train, » de poursuivre ses travaux, & de contribuer avec la » même chaleur au succès de la révolution. Si je réussis, » je rendrai un grand service à ma patrie, en empêchant » que la ville & le camp de Maubeuge ne tombent en » la puissance des ennemis. Ces considérations sont trop » importantes pour que je puisse encore balancer un instant. Je pars, accompagné d'une centaine de braves » dont mon collègue vous dira les noms. Il vous instruira

» également des signaux que je suis convenu avec lui de
» faire briller dans les airs, pour vous instruire des points
» sur lesquels nous voudrons attaquer l'ennemi, lorsque
» nous serons en état de le faire avec avantage, pour le
» forcer à lever le siège. Salut & fraternité. »

Toutes mes mesures prises, je donnai l'ordre du départ à onze heures du soir, le 2 octobre 1793, & pour mot de ralliement : *Courage, Français ! ça ira ! maudit soit qui recule!* Nous avançons pendant quelque temps en bon ordre, au milieu des bataillons & escadrons allemands. J'avois recommandé, quelque chose qui pût arriver, de marcher toujours au pas & bien serrés, pour éviter de tomber, soit dans les fossés, soit dans d'autres ouvrages de l'ennemi, que l'obscurité nous empêchoit d'appercevoir. Nous ne pouvions nous dispenser de passer près d'un camp d'infanterie, & d'essuyer son feu pendant quelque temps. Nous reçûmes les premières décharges assez tranquillement : mais le bruit occasionné par le sifflement des balles & l'explosion de la poudre venant à redoubler, les chevaux s'emportèrent ; le détachement s'avança au grand trot, puis au galop ; & bientôt après, ce que j'avois prévu & redouté arriva. Nous rencontrâmes un large fossé où vingt dragons environ furent abattus : je le fus avec eux. Le détachement continuoit toujours son chemin au grand galop pour éviter le feu roulant de l'ennemi. Chacun de nous se releva le plus promptement qu'il put ; & ceux qui avoient laissé échapper leurs chevaux en tombant, se saisirent de ceux qu'ils trouvèrent sous leur main. Je sautai sur un cheval qui se trouvoit à côté de moi. Je me disposois à partir, lorsqu'un dragon saisit la bride en criant :

C'eſt mon cheval ! c'eſt mon cheval ! Eh ! que m'importe ? lui répondis-je : il eſt au premier occupant. Auſſitôt je piquai des deux. Le dragon ne lâchoit pas priſe, & crioit : Au moins ne m'abandonnez pas au milieu de nos ennemis ; laiſſez-moi monter en croupe. Je ne pus ſupporter l'idée d'abandonner au feu de l'ennemi un brave homme qui ne s'étoit expoſé que par un zèle ardent pour la cauſe publique. Allons, mon ami, lui dis-je, dépêche-toi, ſaute en croupe. Mon cheval, impatient de ſentir les autres déja loin de lui, animé par le ſifflement des balles, s'agitoit avec violence, & rendoit inutiles les efforts du dragon pour ſauter deſſus. Bref, je reſtai près de cinq minutes en arrière du détachement, c'eſt-à-dire, beaucoup plus de temps qu'il n'en falloit pour ne plus le voir ni l'entendre, & par conſéquent ne le pouvoir ſuivre à la piſte.

J'étois ſeul au milieu des ennemis. Que faire ? me diſois-je à moi-même. Si je vais paſſer la Sambre au gué de Saure, ainſi que doit le faire le détachement, je ne manquerai pas de trouver à ſa ſuite des patrouilles de huſſards qui chercheront à faire des priſonniers ; ſi je retourne vers Maubeuge, je trouverai d'autres corps en marche pour nous couper la retraite : il faut aller vers Mons ; on ne m'attend pas de ce côté-là : arrivé à Mons, je trouverai facilement le moyen de rentrer ſur les terres de la République. Je me déterminai donc à marcher vers Mons, lorſque le dragon que j'avois en croupe, s'appercevant de mon deſſein, me dit qu'il connoiſſoit parfaitement, non loin de là, un gué dans la Sambre, vers lequel il me répondoit de me conduire ſans accident. Je me rendis à cet avis, & ce fut une grande faute. Nous marchâmes environ un quart-d'heure dans la direction qu'il m'indiquoit, &

nous rencontrâmes bientôt un poſte de huſſards. L'obſcurité me laiſſa douter d'abord ſi ce ne ſeroit pas quelques-uns de nos dragons qui m'attendoient. Je m'avançai vers eux en criant : *qui vive?* On ne répond rien. Ce ſont les ennemis, dit auſſitôt le dragon qui étoit derrière moi ; il faut nous rendre..... Qu'appelles-tu nous rendre ! rends-toi, ſi tu veux, lâche! quant à moi je ne me rends pas ; il faut que je périſſe aujourd'hui, ou que je paſſe à travers les ennemis. Je le jette en bas de mon cheval ; puis je m'élance incontinent ſur les huſſards, en criant de toutes mes forces : *A moi, dragons, par ici, ſuivez-moi.* Les huſſards, croyant ſans doute que j'avois des troupes à mon commandement, ſe retirent au plus vîte, & je pourſuis mon chemin, eſpérant trouver bientôt la Sambre, que je me diſpoſois à paſſer à la nage. Mais les ennemis, qui s'étoient repliés ſur un de leurs poſtes, revenus de leur erreur, s'avancent au nombre de douze ou quinze pour m'envelopper. La partie devenant trop inégale, je repris, mais trop tard, mon premier deſſein d'aller vers Mons. J'avois un cheval excellent, & je pouvois encore eſpérer de réuſſir en paſſant au milieu d'un corps conſidérable d'infanterie, où les huſſards n'auroient oſé me ſuivre, par crainte que dans l'obſcurité on ne tirât ſur eux comme ſur moi. Je pars au grand galop. La rapidité de ma courſe empêche mon cheval & moi d'appercevoir une ravine profonde, dans laquelle je me précipite ; je reſte étendu à terre ſans connoiſſance. Mon cheval, quoique déja bleſſé, ſe relève & s'échappe dans la plaine. Les huſſards le ſuivent ; & n'appercevant point le cavalier qui devoit le monter, ils retournent ſur leurs pas : j'étois preſque ſans mouvement ; ils déchargent ſur moi toute leur furie, & me frappent à coups de ſabre. Un officier ſurvient, & fait

ceſſer ce barbare traitement. Il me demande qui je ſuis. Je réponds, *officier français*. Il me fait tranſporter à ſon poſte, & ordonne à un chirurgien de panſer les bleſſures dont j'étois couvert. On me conduit enſuite chez un officier général. Nouvelles queſtions ſur mon grade: je me fais connoître alors pour repréſentant du Peuple français. Tout le temps qu'on avoit cru que j'étois un officier, on avoit eu pour moi beaucoup de ſoins & d'égards; ils redoublèrent lorſqu'on apprit que j'étois repréſentant du peuple: mais auſſitôt qu'on ſut que je me nommois Drouet, que j'étois ce même homme qui, en 1791, avoit arrêté *Louis le déſerteur* dans ſa fuite, & déconcerté les projets contre-révolutionnaires de la cour, alors il n'y eut point d'atrocités que n'imaginaſſent les ennemis de la République pour m'outrager. On me déshabilla nu, & l'on me viſita de la manière la plus indécente. On chargea de chaînes mes pieds & mes mains, & en cet état je fus jeté ſur une charrette, & pendant pluſieurs jours traîné en ſpectacle dans tous les rangs de l'armée, tel à peu-près qu'un animal féroce qui déſoloit la contrée, répandoit la terreur au loin, & qu'on ſe plaît à montrer à la multitude dès qu'on l'a pris au piège. J'étois peu affecté des injures & des vociférations que j'entendois retentir à mes oreilles. Je ſoutenois auſſi avec calme la gêne & les douleurs que j'éprouvois; je dis plus, je m'honorois de mes tourmens; je les regardois comme autant de trophées élevés à mes vertus républicaines. Mais mon ame, trop ſenſible aux maux qui affligent l'eſpèce humaine, eut ſouvent occaſion de gémir ſur l'égarement & la paſſion des ſatellites qui m'entouroient, & qui ſe faiſoient un jeu de s'avilir & de ſe déshonorer à mes yeux. Un d'eux, j'ignore ſon nom, officier au régi-

ment de Blankeſtein, huſſards, exerça à mon égard un traite de barbarie digne des plus affreux geoliers de la tyrannie. Déja depuis plus de trente-ſix heures je n'avois mangé. La faim me preſſoit; je lui demandai du pain. *Marche, coquin*, me répondit-il, *ce n'eſt pas la peine de t'en donner.* Nous continuâmes notre route.

Une pareille réponſe ne m'étonnoit pas beaucoup de la part d'un huſſard, & je me gardois bien de juger les mœurs autrichiennes ſur ce ſeul fait; mais que devois-je attendre des coryphées de la nation? Ceux qu'on appelle princes, connoîtroient-ils mieux les droits de l'humanité, & ſauroient-ils les reſpecter à mon égard? Je fus conduit chez le prince Colloredo: il me dit que Dieu, pour me punir de mon zèle républicain, avoit permis que je fuſſe fait priſonnier. Je lui répondis qu'il n'y avoit point là de fatalité ni de permiſſion du ciel; que mon courage ſeul & mon dévouement m'avoient engagé à braver la mort & les outrages de mes ennemis. Nous ſavons bien, dit-il, que vous êtes un fou. Après pluſieurs queſtions, il me reprocha avec aigreur que le peuple français étoit perfide, & ne rempliſſoit aucun des engagemens qu'il avoit contractés. Il me cita pour exemple la tranſlation de la garniſon de Mayence, qui étoit allée combattre dans la Vendée, contre la teneur de la capitulation, aux termes de laquelle, diſoit-il, cette garniſon ne devoit plus porter les armes contre les troupes de l'Empire. Nous n'avons jamais penſé, lui répondis-je, que l'empereur ſe fût coaliſé avec des rebelles. Apprenez, me dit il, à parler avec plus de reſpect des têtes couronnées, & connoiſſez mieux votre langue: les puiſſances s'allient, & il n'y a que des brigands de ton eſpèce qui ſe coaliſent. Au ſortir de chez ce général,

on me conduisit chez un autre, appelé, je crois, le prince de la Tour. J'avois les pieds & les mains enchaînés, la tête nue, les cheveux épars, le visage ensanglanté; une blessure considérable au genou m'empêchoit de me soutenir. J'étois, en un mot, dans un état à inspirer la pitié à des bourreaux, & de l'admiration aux braves guerriers. Ce lâche général m'apperçoit à peine; il me saute à la gorge, me porte deux coups de poing dans l'estomac; puis me crachant au visage, il m'apostrophe à peu-près en ces termes: Monstre, nous te tenons maintenant, tu vas bientôt porter la peine due à tes forfaits. Et se tournant vers ceux qui l'entouroient: Il n'y a pas, leur dit-il, de supplice assez cruel pour un pareil scélérat; il faut le pendre avec ses chaînes, les pieds en haut, & le laisser mourir en cet état. Lâche que tu es, lui répondis-je, tu m'insultes, parce que je suis sans défense; si j'avois un sabre à la main, je te ferois bien changer de langage, & peut-être n'oserois-tu me regarder en face. Je voulois poursuivre; mais cet homme se sentant suffoqué de colère, ordonna à ses satellites de m'entraîner, & d'ôter de sa présence un être qui, disoit-il, lui faisoit horreur.

Je dois cependant à la nation allemande la justice de déclarer que cette férocité n'est pas dans ses mœurs; elle n'appartient qu'à ses oppresseurs. Dans la classe des opprimés, j'ai rencontré des ames sensibles qui ont versé des pleurs sur mes fers, & ont cherché à en adoucir la rigueur. Hommes généreux, recevez ici les témoignages de ma sincère reconnoissance. Sans la crainte de vous compromettre auprès de vos tyrans, je consacrerois dès ce moment vos noms & vos faits à l'immortalité.

La rage de nos ennemis étant rassasiée du spectacle de

mes maux, je fus transporté à Bruxelles, où le comte de Metternich me fit encore diverses questions, auxquelles je répondis avec tout le laconisme, la sagesse & la fermeté d'un républicain. Il étoit intéressant pour mes concitoyens que nos ennemis fussent persuadés que la ville & le camp de Maubeuge se trouvoient dépourvus de subsistances, afin de les engager à ralentir leur ardeur, dans l'espérance de réduire bientôt cette place par la famine & sans combat. A notre arrivée à Maubeuge, vers le 14 ou le 15 septembre, nous avions fait assembler un conseil de guerre pour connoître l'état de situation de l'armée ; le résultat nous avoit donné la douloureuse certitude qu'il n'y avoit dans la place des vivres que pour quinze jours. Quelque temps après la tenue de ce conseil, un commissaire des guerres, nommé Petit, avoit perfidement déserté, & étoit allé porter cette nouvelle aux Autrichiens. Depuis sa désertion, mes collègues & moi, avec le secours d'un commissaire ordonnateur plein de zèle, nommé Vaillant, nous avions fait entrer dans la ville beaucoup de subsistances à l'insu de l'ennemi ; il étoit essentiel qu'il l'ignorât. Tous mes discours & toutes mes réponses furent donc dirigés dans la vue de confirmer aux Autrichiens le rapport du déserteur Petit. Je renchérissois encore sur lui en ajoutant que déja on étoit obligé de manger des chevaux, faute d'autre nourriture. J'ignore si mes discours auront produit sur l'esprit des ennemis l'effet que j'en attendois, c'est-à-dire, de les déterminer à traîner le siége en longueur, & procurer ainsi aux généraux de la République le temps de le faire lever : mais dès le premier moment que j'ai été rendu à la liberté, j'ai appris que les Autrichiens n'avoient pas brusqué l'attaque, & qu'ils avoient été obligés enfin de se retirer honteusement.

Je reſtai trois ou quatre jours à Bruxelles ; après quoi je fus transféré à Luxembourg, dans un cachot fétide & obſcur, toujours enchaîné, couché ſur la paille, condamné au plus grand ſecret comme un vil criminel. Pour ajouter aux outrages, & peut-être dans l'intention d'inſpirer à ceux qui m'approchoient, de l'horreur pour ma perſonne, il ne m'étoit permis ni de me faire raſer, ni de couper mes ongles. Je reſtai dans cet état de ſouffrance juſqu'à ce que les armées de la République, animées par l'eſpoir de venger les outrages faits au peuple français, & voulant montrer aux deſpotes étonnés que rien n'eſt au-deſſus des efforts d'une nation belliqueuſe, déterminée à conquérir ſa liberté, & à fixer irrévocablement chez elle le culte de la raiſon & de la philoſophie, juſqu'au moment, dis-je, où nos intrépides volontaires commencèrent à remporter une ſuite non interrompue de victoires ſur les Autrichiens, & forcèrent nos ennemis à reſpecter les armes républicaines. Alors ſeulement l'empereur donna des ordres pour ôter mes fers. On me transféra à Spielberg en Moravie, où je commençai à être ſervi avec le reſpect dû à la dignité de mon caractère (1).

---

(1) Dans tout le cours de ma tranſlation, je fus accablé d'injures & d'outrages de la part des émigrés, auxquels j'ai toujours répondu par un calme inaltérable & le mépris le plus profond. A Coblentz, j'étois entouré d'une multitude furieuſe. Un des plus brillans de cette cohue ſe préſente à moi, & me demande ſi je ne me repentois pas de la journée de Varennes. Je lui dis que ſi c'étoit à recommencer, j'arrêterois non-ſeulement Louis Capet, mais encore tous ceux qui ſe trouvoient devant moi, s'ils l'accompagnoient.

J'étois cependant toujours enfermé au ſecret, ſans pouvoir parler, écrire ni ſortir.

Ma chambre contenoit un eſpace d'environ vingt pieds carrés; les murailles étoient d'une épaiſſe maçonnerie de briques. Il y avoit au nord une porte ſolide, fermée à trois ſerrures, & gardée en dehors par deux ſentinelles; au midi, deux fenêtres fermées chacune par un grillage de fer incruſté dans la muraille & attaché ſolidement par huit crampons. Les fenêtres donnoient ſur une terraſſe qui entouroit la forteresſe, élevée au-deſſus du niveau de la terre d'environ deux cents pieds. Au bas de cette forteresſe coule la rivière Schwartz, qui va, non loin de là, ſe jeter dans le Danube.

Je paſſai aſſez tranquillement l'hiver & le printemps dans mon ennuyante captivité. La ſatisfaction de ſouffrir pour avoir eſſayé de rendre ſervice à ma patrie, enivroit mon ame d'un ſentiment délicieux. L'eſpoir de tirer un jour une réparation éclatante de tous les outrages dont on m'avoit accablé, occupoit ſans ceſſe mon eſprit, & me forçoit à chercher les moyens de rendre ma vengeance complète pour moi & glorieuſe pour ma nation. Mon imagination, à force de ſe replier ſur elle-même, ſe laſſa bientôt de l'inaction honteuſe dans laquelle je languiſſois, tandis que nos frères, expoſés à toutes les injures de l'air, combattoient pour repouſſer les ennemis de la République loin de nos foyers. J'étois impatient de partager leurs travaux héroïques, & ma captivité commença à me devenir inſupportable: alors je cherchai les moyens de me ſauver. Je réſolus de conquérir ma liberté, ou de mourir en combattant pour elle.

La réſolution chez moi eſt ordinairement bientôt ſuivie

de l'exécution. Je mis incontinent la main à l'ouvrage ; & après deux mois de peines & de fatigues, je parvins à forcer ma priſon. Reprenons ici d'un peu plus haut.

Je n'avois dans ma chambre aucun inſtrument, pas même une épingle ni une fourchette : mais on avoit mis à mes fenêtres des rideaux pour me garantir des ardeurs du ſoleil. Ils étoient ſupportés par des tringles de fer attachées dans la muraille. Je démontai une des tringles ſans qu'on s'en apperçût ; & je m'en ſervis pour arracher deux grands crampons de fer qu'on avoit ajoutés depuis peu à ma grille, dans la vue d'en augmenter la ſolidité. Avec ces deux morceaux de fer, longs d'un pied & demi, & d'un pouce d'épaiſſeur, j'aurois détruit, en très-peu de temps, toute la fortereſſe, ſi l'on m'en eût laiſſé la faculté. Je démolis donc facilement la maçonnerie dans laquelle étoit ſcellé chaque crampon de la grille. Je les caſſois à fleur de muraille, puis je rétabliſſois le tout ſans qu'on pût s'en appercevoir, ayant ſoin de blanchir chaque jour ma maçonnerie avec de la poudre. Aſſuré une fois de la poſſibilité de forcer ma priſon, je cherchai les moyens de ſortir de la fortereſſe : elle étoit aſſiſe ſur la croupe d'un rocher, & élevée, comme je l'ai dit, de près de deux cents pieds au-deſſus de terre ; elle étoit revêtue de hautes murailles, pour ſoutenir la terraſſe dont j'ai déjà parlé. Au bas de la terraſſe, on avoit placé des ſentinelles à deux cents pas de diſtance. Ainſi il n'étoit pas poſſible de deſcendre avec des cordes, quand même j'aurois pu m'en procurer d'aſſez longues. Il falloit ſe précipiter du rempart ſur la terre ; ce fut le ſeul expédient qui ſe préſenta à mon eſprit.

La néceſſité fut toujours la mère des arts & de l'induſtrie ; elle me ſuggéra l'idée de me faire des ailes d'une

invention tout-à-fait neuve. Dans mon enfance, j'avois souvent remarqué la réſiſtance que préſentoit un cerf-volant lancé dans les airs. Je penſois que ſi je parvenois à conſtruire une machine à-peu-près ſemblable, je pourrois, en la tenant fortement à la main, balancer la peſanteur qui m'entraîneroit vers la terre, & me ſoutenir dans ma chûte. J'eſpérois encore que les ſentinelles, effrayées, dans l'obſcurité de la nuit, par l'appareil de ma machine, & le bruit que je ferois en tombant du haut des airs, fuiroient & me laiſſeroient tranquillement achever mon entrepriſe. Arrivé au bas de la rivière, je devois me jeter dans un petit batelet que j'apperçevois depuis long-temps, m'abandonner au gré des flots rapides du Danube, gagner la Turquie, & me rendre à Conſtantinople.

L'exécution ſuivit de près mes réflexions. Je n'avois ni fil, ni aiguilles, ni ciſeaux : pour me procurer du fil, je déchirai pluſieurs paires de bas & bonnets de coton à mon uſage ; avec les débris je fabriquai de petits cordages. J'avois une mouchette de fer, j'aiguiſai la lame ſur une brique, & je me fis un couteau. Enfin, je me ſervis d'une arête de carpe en place d'alêne, pour coudre mes divers matériaux. Je parvins de cette manière à conſtruire ma machine aérienne, qui ne me fut guère d'un plus grand ſecours que ne le furent jadis à Icare les ailes dont il ſe ſervit.

J'avois employé à cette conſtruction les draps de mon lit & pluſieurs brins de bois arrachés dans ma priſon. Je remettois chaque jour à ſa place chaque pièce que je préparois ; & je le faiſois avec tant d'art, que malgré la vigilance de mes gardes, qui entroient trois fois par jour

dans ma prison pour en faire l'inspection, il leur étoit impossible de rien appercevoir.

Tout étant préparé vers le 18 juin 1794, je remis mon expédition au 21, jour mémorable où j'avois vu le succès couronner glorieusement une entreprise pour le moins aussi périlleuse que celle que je méditois (1). Une maladie qui me survint à cette époque, occasionnée par les travaux auxquels je m'étois livré, retarda mon dessein de quelques jours; & ce ne fut que le 6 juillet suivant que je conquis pour un instant ma liberté.

J'avois déja essayé plusieurs fois ma machine dans ma chambre en sautant à bas d'une corniche élevée de près de huit pieds. Je n'éprouvois aucun mal en arrivant à terre, & je pensois que si dans un espace de huit pieds mon parachûte trouvoit assez de résistance pour me soutenir, il résisteroit encore mieux en plein air.

Satisfait de cette découverte, plein de l'espérance d'échapper aux mains de nos ennemis, je réfléchis un instant sur ce qu'il me resteroit à faire lorsque je serois libre. Que vais-je devenir, me disois-je, sur une terre inhospitalière, dans un pays dont je ne connois pas la langue, sans vivres & sans ressources? Je ne pourrai exister qu'en arrachant la vie au premier Autrichien que je rencontrerai. Tous mes sens frémirent à cette pensée. Non, non, m'écriai-je, je ne tremperai pas ma main, encore pure, dans le sang d'un homme sans défense, & je ne veux pas devoir ma liberté au meurtre d'un de mes semblables, qui peut-être en secret est mon ami!

---

(1) C'est le 21 juin 1791 que j'arrêtai Louis XVI à Varennes.

Il me vint dans l'esprit d'emporter avec moi plusieurs hardes que j'avois dans ma chambre, pour les vendre. Je me fis aussi une petite provision de pain, de fruits & autres subsistances : je composai un paquet qui pouvoit peser vingt-cinq à trente livres. Insensé que j'étois ! j'aurois dû calculer que ce poids, ajouté à ma pesanteur naturelle, étoit capable de rendre nulle la résistance de mon parachûte. J'aurois pu jeter ce ballot avant de sauter : mais je craignois que les sentinelles, averties par le bruit, ne donnassent l'alerte ; ce qui dérangeoit mon plan. Je me décidai donc à le prendre avec moi.

Je choisis la nuit du 5 au 6 juillet pour mon évasion ; je rassemblai promptement toutes mes pièces ; je construisis ma machine, & j'arrachai ma grille, qui ne tenoit plus qu'en apparence ; je me jette sur la terrasse, & me dispose à me précipiter en bas de la forteresse. Deux fois j'avois déja essayé de m'élancer dans les airs, deux fois une puissance invisible sembloit me retenir ; & la nature, aux approches de ma destruction, répugnoit à suivre les mouvemens de mon cœur. Enfin je recule quelques pas ; puis, m'avançant à grande course, & fermant les yeux, je me précipite dans l'abîme profond.

A peine avois-je quitté le haut du parapet, que je me sentis entraîner rapidement. Ah ! je suis mort ! m'écriai-je. Je me trompois cependant ; j'éprouvai seulement une forte commotion, dont j'eus le pied gauche fracassé. Je réfléchis alors, mais trop tard, que c'étoit mon ballot qui avoit occasionné la rapidité de ma chûte. Je l'arrachai de dessus mes épaules, & j'essayai de me relever pour sauter encore une seconde muraille qui restoit avant d'arriver sur le bord de la rivière. Mes efforts furent

inutiles ; mon pied me refusa son secours ; & je sentis alors une douleur si violente, que je fus forcé malgré moi de pousser des cris aigus. Les sentinelles, ainsi que je l'avois prévu, avoient été tellement effrayées par ma chûte, qu'elles s'étoient sauvées au corps-de-garde ; & malgré les cris douloureux que je poussois, la garde n'osa reparoître qu'au lever du soleil : alors on me reporta dans ma prison ; on me jeta sur le plancher, où je restai étendu sans secours pendant près de huit heures. Les Autrichiens pensoient qu'il étoit impossible qu'ayant fait une pareille chûte je pusse en revenir, & attendoient ma mort à chaque instant ; cependant, voyant que je ne mourois pas, on fit venir un chirurgien, qui, trouvant ma jambe enflée considérablement, ne put faire qu'une opération imparfaite. Je restai trois mois au lit, souffrant des douleurs cruelles ; après quoi, je commençai à me lever & marcher avec le secours de deux béquilles. Je ne les quittai qu'au commencement du mois de mai 1795, vingt mois après ma captivité, époque à laquelle je reçus pour la première fois des nouvelles de ma femme & de mes enfans, & où j'acquis alors la certitude que la république s'élevoit avec éclat au-dessus de tous ses ennemis.

Une pareille nouvelle fit circuler dans mon sang un baume délicieux, plus salutaire que toute la pharmacie d'Autriche. Ma santé se rétablissoit à mesure que j'apprenois des nouvelles favorables pour la république. Elles alloient toujours croissant, lorsqu'enfin j'en appris une qui, si elle ne lui étoit pas d'une grande utilité, alloit du moins lui rendre d'ardens amis, victimes de la tyrannie, que la satisfaction d'avoir toujours rempli leur mission avec zèle & honneur consoloit dans leur captivité,

& auxquels elle faiſoit ſupporter les outrages dont on les accabloit, avec une fermeté héroïque qui étonnoit nos propres geoliers.

Le 3 novembre, je ſortis de priſon pour venir à Fribourg en Briſgaw avec mes collègues Lamarque & Quinette, qui étoient enfermés dans la même forteresſe. Juſque-là je n'en avois pas encore entendu parler.

Comme il ne m'eſt arrivé rien de particulier dans ma dernière tranſlation, je leur laiſſe le ſoin de vous en faire le récit.

Avant de terminer ce rapport, je crois devoir retracer ſous les yeux des repréſentans du peuple français une déclaration que j'avois faite à l'empereur, & que j'avois écrite ſur une planche avec du jus de ceriſes noires, un inſtant avant d'eſſayer ma ſortie. Lorſque je fus reconduit dans ma chambre, le gouverneur de la forteresſe en tira une copie qui fut traduite en allemand, & envoya l'original & la copie à Vienne. J'eſpère que vous retrouverez dans cet écrit les ſentimens qui ne doivent point abandonner les hommes qu'un grand peuple libre a choiſis pour le repréſenter.

Drouet, à ceux qui liront la déclaration ſuivante, ſalut.

J'ai été fait priſonnier de guerre le 2 octobre 1793/ en qualité de repréſentant du peuple près les armées du Nord de la République, en paſſant, à main armée, pendant la nuit, au milieu des troupes impériales qui aſſiégeoient Maubeuge. Je ne me ſuis point rendu comme un lâche; je me ſuis battu juſqu'à la dernière extrémité, & n'ai ſuccombé que par accident après avoir eu deux chevaux renverſés ſous moi.

Chez une nation qui auroit connu le droit des gens & ſu eſtimer le courage & les vertus guerrières, j'euſſe été reſpecté dans mon malheur, & on m'auroit traité avec humanité. Bien loin de là, ſans égard pour le caractère ſublime dont j'étois revêtu, on m'a chargé de chaînes, & traîné indignement, de cachot en cachot, juſque dans cette fortereſſe dont j'ignore le nom, où je ſuis condamné au plus grand ſecret, comme ſi j'étois un criminel. Si on m'y avoit enfermé comme priſonnier de guerre, ſur ma parole d'honneur de n'en pas ſortir, plutôt que de manquer à mes engagemens je me ſerois caſſé la jambe qui la première, malgré moi, auroit fait un pas en avant pour fuir : mais la manière barbare avec laquelle on m'a traité légitime tous mes efforts, & je ne crois pas manquer à l'honneur en me ſauvant. L'auteur de la nature, en me donnant l'exiſtence, m'a auſſi confié le ſoin de la défendre & de la prolonger autant qu'il eſt en moi. Je crois, en m'échappant de ma priſon, remplir ce devoir ſacré impoſé à tout être vivant.

Je prie qu'on n'inquiète perſonne à mon égard. Je n'ai eu beſoin de perſonne. Les reſſources de mon génie & de mes forces naturelles m'ont ſuffi pour forcer ma priſon.

Je remercie les généraux & officiers de l'armée impériale qui, en rempliſſant envers moi, quoique ſtrictement, les devoirs dont ils étoient chargés, n'y ont cependant apporté de leur part ni paſſion ni aigreur. Quant à ceux qui ont eu la lâcheté de m'outrager & même de me frapper lorſque j'étois ſans défenſe & enchaîné, je les mépriſe trop pour m'occuper d'eux en ce moment, peut-être le dernier de ma vie. Je remets à des temps plus

prospères le soin de ma vengeance. Au reste, le nombre de ces lâches est petit; c'est une justice que j'aime à rendre à la nation allemande, chez qui j'ai trouvé par fois plus de générosité que je ne m'y étois attendu.

Mon entreprise est difficile, je le sais; j'ai peu d'espérance d'y réussir. Il est très-possible que tout-à-l'heure je me mette en pièces en sautant en bas des remparts; mais au moins je mourrai libre & content. C'est pourquoi je recommande mon ame à Dieu, ma femme & mes enfans à mes parens & amis, & ma mémoire aux hommes qui chérissent l'honneur & la liberté: & je pars.

DROUET.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Pluviôse, an IV.